

PIERRE JEANNIN, LE SERVITEUR DE HENRI IV  
ET LE « BARBON »  
(vers 1540 - 22 mars 1623)

PAR  
FRANCIS DENEL

---

PREMIÈRE PARTIE  
LE SERVITEUR DU DUC DE MAYENNE JUSQU'EN 1596  
SA FORMATION SOUS HENRI IV

---

CHAPITRE PREMIER  
DE LA NAISSANCE À 1587

Fils d'un tanneur, commerçant aisé d'Autun, Pierre Jeannin naquit au plus tôt en 1535. Il suivit l'enseignement de Cujas, à l'université de Bourges, et entra au Parlement de Dijon. Anobli par les offices, il s'intégra très vite à cette classe hétérogène des gentilshommes bourguignons, grâce à d'importantes acquisitions foncières.

Déjà très influent dans sa province, il adopta le parti de Mayenne. Pendant les neuf années qui suivent la reprise en main par Mayenne de son gouvernement de Bourgogne, en 1587, Jeannin acquit sa formation politique dans tous les domaines : affaires extérieures, administration. Beaucoup plus que ligueur, il fut avant tout le conseiller du duc. Après l'abjuration, quoique toujours fidèle à Mayenne, il réussit avec une rare habileté à se faire considérer comme neutre et à jouer le rôle d'arbitre entre les deux partis extrêmes ; son passage au service du roi, consécutif au traité de Folembray, se fit donc sans heurt véritable.

CHAPITRE II  
LE SERVITEUR DU ROI HENRI IV

Jeannin joua un rôle important dans la rédaction et l'application de l'édit de Nantes, dans le rétablissement des jésuites dans le royaume, toutes mesures d'accommodement qui convenaient parfaitement au catholique convaincu mais

tolérant qu'il était; elles apportaient, en outre, ce qu'il souhaitait le plus, l'ordre intérieur, car c'est avant tout sur ce but qu'est fondée toute sa conception de la monarchie absolue.

Conseiller au Conseil d'État des finances en 1598, intendant des Finances en 1602, son défaut de toute connaissance technique limita son rôle, en matière de finances, à celui d'un commis travailleur et effacé.

Dès 1596, Jeannin avait eu l'occasion, comme agent préféré du secrétaire d'État Villeroy, de participer à la politique extérieure. Il fut le véritable artisan de la trêve de douze ans qui marqua la naissance de la République indépendante des Provinces-Unies (juin 1609). Cette réussite lui attira, avec la considération royale, un accroissement de sa fortune personnelle.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### LE « BARBON » DE 1610 À 1623

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### ACTIVITÉ POLITIQUE

L'unité qui aurait lié les vieux ministres de Henri IV, pendant la régence de Marie de Médicis, fut moins réelle qu'on ne l'a dit : si une grande amitié unissait Jeannin à Villeroy, lui-même franchement hostile à Sillery, une véritable incompatibilité d'humeur, en revanche, opposait Jeannin à Sully qu'il remplaça à la tête des finances, en février 1611.

Quoique revêtu des titres de contrôleur général, en février 1611, et de surintendant d'avril 1617 à septembre 1619, on ne peut pourtant dire que Jeannin géra réellement les finances du royaume; son rôle y fut toujours, finalement, très restreint. Trop peu énergique, hostile à toute réforme, il fut jugé comme un mauvais financier; en fait, sous la pression des circonstances politiques et économiques, il se cantonna dans une administration de routine. Ses successeurs ne feront pas mieux.

Les rivalités continuelles soit entre les « barbons » et Concini, soit entre le roi et la reine-mère, les soulèvements des princes lui offrirent l'occasion de donner toute sa mesure : étonnamment doué pour les négociations délicates, dégagé de tous liens avec les partis qui s'affrontaient, c'est surtout grâce à lui que les problèmes de la régence n'entraînèrent jamais de conséquences catastrophiques. Après 1619, libéré de la surintendance, il semble être devenu une sorte de confident du roi.

Il ne considéra jamais le problème huguenot sous son angle théologique; il y voyait surtout un problème politique, lié aux affaires extérieures. Il conseilla toujours la paix avec les réformés et la stricte application de l'édit de Nantes, qui amèneraient obligatoirement « l'embourgeoisement » et l'affaiblissement de « ceux de la religion »; si l'on en venait aux armes, il fallait combattre la faction, mais jamais la religion.

Si Jeannin approuva l'alliance espagnole préconisée par Villeroy, il avait toujours jugé préférable une entente avec l'Angleterre : un tel accord isolerait les Habsbourgs, empêcherait l'Espagne de conquérir les Provinces-Unies pour reconstituer l'ancien duché de Bourgogne, et, de plus, faciliterait grandement la solution du problème huguenot en France.

## CHAPITRE II

### L'HOMME PRIVÉ

A partir de 1610, Jeannin vécut presque uniquement à Paris. Bénéficiant d'importants revenus, il y fit construire de nombreux hôtels, place Royale et dans les alentours du Louvre. Il possédait à Chaillot, depuis 1589, une maison de campagne.

Toute sa vie, il resta cependant attaché à la Bourgogne. Avec une méthode et une persévérance étonnantes, il agrandit peu à peu ses domaines autour de Montjeu. Mais une véritable rage de bâtir, un souci de paraître le firent entreprendre, à partir de 1619, des « bâtiments superflus » à Dracy-Saint-Loup, à Chagny, à Autun.

L'union, en février 1603, de sa fille Charlotte avec Pierre de Castille ne lui apporta que des déboires et gâcha ses dernières années qu'il consacra à des travaux d'historien. Il avait, en effet, outre ses connaissances juridiques, des goûts d'humaniste et d'intéressantes curiosités scientifiques.

Pierre Jeannin mourut le 22 mars 1623, certainement au village de Chaillot.

---

## CONCLUSION

Diplomate consciencieux, bénéficiant d'une grande expérience des hommes, financier intègre mais sans originalité, courtisan sans ambition, il ne fut toute sa vie qu'un serviteur modèle, amené souvent malgré lui à jouer des rôles pour lesquels il n'était pas fait.

---

## APPENDICE ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

Catalogue de la bibliothèque du président Jeannin.

Contrat de mariage de Charlotte Jeannin avec Pierre de Castille, 11 février 1603.

État des finances de 1614.

---

